

# POÉSIE / FRONTIÈRES

---

## 1. Victor Segalen (1878-1919) — *Stèles* (1912)

### CONSEILS AU BON VOYAGEUR

Ville au bout de la route et route prolongeant la ville : ne choisis donc pas l'une ou l'autre, mais l'une et l'autre bien alternées.

Montagne encerclant ton regard le rabat et le contient que la plaine ronde libère. Aime à sauter roches et marches ; mais caresse les dalles où le pied pose bien à plat.

Repose-toi du son dans le silence, et, du silence, daigne revenir au son. Seul si tu peux, si tu sais être seul, déverse-toi parfois jusqu'à la foule.



Victor Segalen — *Stèles*, Poésie/Gallimard, 1973.

## 2. Vivien, Renée (1877-1909) — *Poèmes* (1909)

### L'OFFRANDE

Pour lui prouver que je l'aime plus que moi-même,  
Je donnerai mes yeux à la femme que j'aime.

Je lui dirai d'un ton humble, tendre et joyeux :  
« Ma très chère, voici l'offrande de mes yeux. »

Je donnerai mes yeux qui virent tant de choses,  
Tant de couchants et tant de mers et tant de roses.

Ces yeux, qui furent miens, se posèrent jadis  
Sur le terrible autel de l'antique Éleusis,

Sur Séville aux beautés pieuses et profanes,  
Sur la lente Arabie avec ses caravanes.

J'ai vu Grenade éprise en vain de ses grandeurs  
Mortes, parmi les chants et les lourdes odeurs,

Venise qui pâlit, Dogaresse mourante,  
Et Florence qui fut la maîtresse de Dante,

J'ai vu l'Hellade où pleure un écho de syrinx,  
Et l'Égypte accroupie en face du grand Sphinx.

J'ai vu, près des flots sourds que la nuit rassérène,  
Ces lourds vergers qui sont l'orgueil de Mytilène,

J'ai vu des îles d'or aux temples parfumés,  
Et ce Yeddo, plein de voix frêles de mousmés,

Au hasard des climats, des courants et des zones,  
J'ai vu la Chine même avec ses faces jaunes...

J'ai vu les îles d'or où l'air se fait plus doux,  
Et les étangs sacrés près des temples hindous,

Ces temples où survit l'inutile sagesse...  
Je te donne tout ce que j'ai vu, ma maîtresse !

Je reviens, t'apportant mes ciels gris ou joyeux.  
Toi que j'aime, voici l'offrande de mes yeux.



Renée Vivien — *Poèmes choisis*, Points/Seuil, 2018.

# VOYAGEURS / COSMOPOLITES

## 3. Guillaume Apollinaire (1880-1918) — *Alcools* (1913)

### LE VOYAGEUR

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Europe

Tu regardais un banc de nuages descendre  
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures  
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs  
Te souviens-tu ?

Vagues poissons arqués fleurs surmarines  
Une nuit c'était la mer  
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste  
Auprès de Luxembourg  
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ  
Quelqu'un avait un furet  
Un autre un hérisson  
L'on jouait aux cartes  
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares  
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient  
Et vomissaient la nuit le soleil des journées  
Ô matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons  
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé  
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

Ô vous chers compagnons  
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses  
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre  
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool  
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres  
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été  
Un oiseau langoureux et toujours irrité  
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire  
Tous les regards tous les regards de tous les yeux

Les bords étaient déserts herbus silencieux  
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant  
Contre le mont passèrent des ombres vivaces  
De profil ou soudain tournant leurs vagues faces  
Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire  
Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement  
Et ces ombres barbues pleuraient humainement  
En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies  
Te souviens-tu du jour où une abeille tomba dans le feu  
C'était tu t'en souviens à la fin de l'été

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
L'aîné portait au cou une chaîne de fer  
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Europe



Guillaume Apollinaire — *Alcools*, Poésie/Gallimard, 1973.

#### **4. Blaise Cendrars (1887-1961) — *Feuilles de route* (1924)**

##### **TU ES PLUS BELLE QUE LE CIEL ET LA MER**

Quand tu aimes il faut partir  
Quitte ta femme quitte ton enfant  
Quitte ton ami quitte ton amie  
Quitte ton amante quitte ton amant  
Quand tu aimes il faut partir

Le monde est plein de nègres et de négresses  
Des femmes des hommes des hommes des femmes  
Regarde les beaux magasins  
Ce fiacre cet homme cette femme ce fiacre  
Et toutes les belles marchandises

Il y a l'air il y a le vent  
Les montagnes l'eau le ciel la terre  
Les enfants les animaux  
Les plantes et le charbon de terre

Apprends à vendre à acheter à revendre  
Donne prends donne prends  
Quand tu aimes il faut savoir  
Chanter courir manger boire  
Siffler  
Et apprendre à travailler

Quand tu aimes il faut partir  
Ne larmoie pas en souriant  
Ne te niche pas entre deux seins  
Respire marche pars va-t-en

Je prends mon bain et je regarde  
Je vois la bouche que je connais  
La main la jambe Le l'œil  
Je prends mon bain et je regarde

Le monde entier est toujours là  
La vie pleine de choses surprenantes  
Je sors de la pharmacie  
Je descends juste de la bascule  
Je pèse mes 80 kilos  
Je t'aime.



Blaise Cendrars, *Du monde entier au cœur du monde*, Poésie/Gallimard, 2006.

### 5. Marcel Thiry (1897-1977) — *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (1924)

Toi qui pâlis au nom de Vancouver  
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;  
Tu n'as pas vu les grands perroquets verts,  
Les fleuves indigo ni les sauvages.

Tu t'embarquais à bord de maints steamers  
Dont par malheur pas un ne fit naufrage,  
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,  
Pour désertier tu fus toujours trop sage.

Mais il suffit à ton orgueil chagrin  
D'avoir été ce soldat pérégrin  
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et, seul, un soir, dans un bar de Broadway,  
D'avoir aimé les grâces Greenaway  
D'une Allemande aux mains savamment nues.



Marcel Thiry, *Tous les grands ports ont des jardins zoologiques*, La Table Ronde, 2011.

### 6. Henry Jean-Marie Levet (1874-1906) — *Cartes postales* (1921)

#### OUTWARDS

L'Armand-Béhic (des Messageries Maritimes)  
File quatorze nœuds sur l'Océan Indien...  
Le soleil se couche en des confitures de crimes,  
Dans cette mer plate comme avec la main.

— Miss Roseway, qui se rend à Adélaïde,  
Vers le *Sweet Home* au fiancé australien,  
Miss Roseway, hélas, n'a cure de mon spleen ;  
Sa lorgnette sur les Laquedives, au loin...

— Je vais me préparer — sans entrain ! — pour la fête  
De ce soir : sur le pont, lampions, danses, romances  
(Je dois accompagner miss Roseway qui quête

— Fort gentiment — pour les familles des marins  
Naufragés !) Oh, qu'en une valse lente, ses reins  
À mon bras droit, je l'entraîne sans violence

Dans un naufrage où Dieu reconnaîtrait les siens...



Henry Jean-Marie Levet, *Cartes postales*, Poésie/Gallimard, 2001.

## 7. Paul Morand (1888-1976) — USA-1927 (1928)

### SANTA-FÉ-DE-LUXE

Voici le Sud-Ouest  
où des influences mexicaines se font sentir  
dans la forme des chevaux et des clochers.  
Les gens mettent leur billet dans le ruban de leur grand feutre.  
la locomotive,  
avec son œil sur le ventre,  
éclaire la voie et les traverses  
alternant l'ombre et la lumière comme un clavier.  
L'Arizona est à côté de la Californie  
comme une fille maigre à côté d'une femme grasse.  
*The Chief*, Santa-Fé-de-Luxe  
est attendu aux heures suivantes :

Bagdad	5 h.
Troie	5 h. 30
Cadix	5 h. 52
Siam	6 h. 21
Seligmann	7 h.
Albuquerque	7 h. 12
Gallinas	7 h. 45
Mission	8 h. 1
Levy (déjeuner)	8 h. 32
Optimo	8 h. 47
Dumas	9 h. 3
Hambourg	9 h. 28
Syracuse	9 h. 50
Wagner	10 h. 5
Raton	10 h. 17
Marinette	11 h.
Hamlet	11 h. 31



Paul Morand, *Poèmes*, Poésie/Gallimard, 1973.

## 8. Saint-John Perse (1887-1975) — Exil (1942)

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,  
Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la pierre du seuil :  
Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les sables...  
L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,  
J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,  
Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant déserte sa couche d'amiante.  
Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des princes en Tauride.



Saint-John Perse, *Éloges / La Gloire des rois / Anabase / Exil*, Poésie/Gallimard, 1967.

## 9. Valéry Larbaud (1881-1957) — Les Poésies de A. O. Barnabooth (1913)

### EUROPE IX

[...]

Des villes, et encore de villes ;  
J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours :  
À quoi bon en parler ? Il m'arrive parfois,

La nuit, de rêver que je suis là, ou bien là,  
Et au matin je m'éveille avec un souvenir de voyage.

Mon Dieu, faut-il mourir !  
Il faudra suivre à travers la maladie et dans la mort  
Ce corps que l'on n'avait connu que dans le péché et dans la joie ;  
Ô vitrines des magasins des grandes voies des capitales,  
Un jour vous ne refléterez plus le visage de ce passant.  
Tant de courses dans les paquebots, dans les trains de luxe,  
Aboutiront donc un jour au trou du tombeau ?  
On mettra la bête vagabonde dans une boîte,  
On fermera le couvercle et tout sera dit.

[...]



Valéry Larbaud, *Les Poésies de A. O. Barnabooth*, Poésie/Gallimard, 1966.

## VOISINS / FRONTALIERS

### 10. Gustave Roud (1897-1976) — *Feuillets* (1929)

#### PETIT VOYAGE

[...]

Un rameau de genêt plus éclatant que l'or sur la manche de mon manteau noir, San Gimignano devant moi si mince élève dans l'air sec des tours de carton. Le soleil bas grave les sillons d'une pointe acérée entre les rangées d'oliviers pareils à de petites fumées rosâtres ou couleur de cendre ; les bœufs partout dispersés luisent dans les labours comme des taches d'argent. L'autobus

FIRENZE / SAN GIMIGNANO / VOLTERRA

brouille le trait de craie de la route.

[...]



Gustave Roud, *Écrits de Gustave Roud*, Bibliothèque des Arts, 1978.

### 11. Georges Haldas (1917-2010) — *Un grain de blé dans l'eau profonde* (1982)

#### LE VOYAGE

Et maintenant que l'ombre  
est devenue légère  
Je descends comme un mort  
au fil de la rivière  
Et je remonte enfant  
vers les hautes clairières  
Que le sang nous bénisse  
et que chantent les pierres



Georges Haldas, *Un grain de blé dans l'eau profonde*, Orphée/La Différence, 1994.

### 12. Maurice Chappaz (1916-2009) — *Tendres campagnes* (1966)

#### PETITE GARE INCONNUE DU PRINTEMPS

Ai-je laissé passer la terre promise ?

Les voyageurs sont nus et ivres  
et las et ils ont le mal du pays.

Les champs ressemblent à des visages soucieux.  
L'aube écrit vite  
avec un bâtonnet d'ombre.  
Un verdier s'enfuit.  
Derrière les barreaux de ma vigne j'écoute le printemps.  
La pioche retient son souffle : les bourgeons  
sont fragiles comme du verre.

Je desserre les lèvres de ma montagne.  
Je suis aux prises avec la première coupe de parfums  
ceux qui ont rongé la neige,  
les parfums porcs.  
Ce goût de pomme sure,  
cette odeur de bois pourri, d'humus et de vent,  
l'odeur du ventre d'une mère  
et d'une feuille d'arbre en voyage.

Les collines sont giclées dans les trayons,  
les mousses se délivrent.  
Par millions les fleurs, les graines,  
les bestioles infimes,  
la cohue des larmes d'insectes  
traversent leurs pertuis obscurs  
comme s'ils pérégrinaient tous  
par les vaisseaux de mon corps.



Maurice Chappaz, *Office des morts*, Orphée/La Différence, 1992.

### 13. Philippe Jaccottet (1925-2021) — *Cahier de verdure* (1990)

#### APPARITION DES FLEURS

[...]

... au bord du chemin :  
*séneçon, berce, chicorée.*

Jaune, bleu, blanc : couleurs de salle d'eau, couleurs de faïences. Je me rappelle maintenant ces jardins d'Andalousie ou du Portugal où la faïence semble être à elle seule l'eau, le ciel et la fontaine. (Et des citrons éclairent l'ombre, sûrement, tout près.) Je me rappelle aussi une matinée à Lisbonne, un déjeuner entre amis au bord du Tage, où il y avait eu ces mêmes trois couleurs, le bleu et le blanc s'enroulant à des poteaux pareils à ceux où l'on amarre les gondoles à Venise, le jaune peint je ne sais plus sur quoi, peu importe, et ces couleurs dans une lumière d'argent qui, comment dire ? les affinait, les allégeait, les emportait vers un ciel aussi avenant que la terre, dans un étincellement égal à celui du Tage lui-même ; comme si le Temps lui-même scintillait.

Que la pensée erre donc, voyage heureuse et revienne, heureuse encore, à son foyer.

[...]



Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure*, Poésie/Gallimard, 2003.

### 14. Géo Norge (1898-1990) — *27 poèmes incertains* (1923)

#### LE RETOUR

Maintenant, je connais  
tous les baroques exotismes  
et j'ai rassasié mes yeux  
de tous les océans,

même des si lointains  
que l'horizon a peur de les braver.

J'ai mâché tous les langages  
et j'ai trépidé, âme et chair  
sur tous les rythmes.

Les guignols de la vie vraie  
sont encore plus bêtes  
que les pauvres guignols  
de mon enfance.

Et surtout,  
je sais trop bien les regarder  
sans y croire.

En brique ou en toile,  
en roc ou en feu,  
en cœur ou en marbre,  
en spectre ou en laque,  
en vers ou en prose,  
tout est en toc.

Et surtout, je sais  
tout regarder  
sans y croire.

À travers les sables d'astres  
de la voie lactée, une triomphale  
assomption  
vers d'autres planètes !

Découvertes ?

Hélas ! tout n'est qu'à l'envers  
ou autrement.  
Rien de plus.

J'ai fait le tour de l'univers  
et me voici sublimement omniscient.  
Je m'embête  
à mourir.



Norge, *Poésies*, Poésie/Gallimard, 1990.

## 15. William Cliff (1940 —) — *America* (1983)

### PHILADELPHIA 3

Sur l'estuaire du Delaware  
est couchée la Philadelphie  
fondée par les quakers  
l'an mil six cent quatre-vingt-deux  
un affluent le Schuylkill River  
coule du nord au sud  
et se jette en bas dans le fleuve  
entre ces deux bras d'eau s'étend le grand  
treillis de rues coupées à angles droits  
central le carré où se dresse  
le City Hall style néo-disons-baroque  
avec sa tour au sommet de laquelle

en bronze un quaker regarde la ville  
(William Penn en personne)  
poing planté sur la hanche  
canne à pommeau en l'autre main  
chapeau à larges bords et redingote

au nord le ghetto noir  
sauf vers l'ouest aux bords du parc Fairmont  
où l'on a des quartiers de maisons chics  
au sud il faudra distinguer  
le district italien le jaune  
celui réputé historique  
des intellectuels et des pédés  
par exemple à Southstreet  
ses librairies et ses boutiques

à l'ouest du Schuylkill  
après la gare principale  
on verra Drexwell Institute  
et la Penn University  
mais attention ne pas aller plus loin  
un autre ghetto noir commence brusquement  
pour ne finir qu'aux bornes de la ville

et sur les flancs du Delaware  
enjambé par le Franklin et  
le Whitman bridge d'autres maisons  
faites de fer flottent sur l'eau  
liées par des câbles aux pontons  
les docks comme des dents mordent le fleuve  
à l'est duquel un autre État  
le New Jersey  
étend ses camps d'usines



William Cliff, *America*, Poésie/Gallimard, 2012.

## 16. Henri Michaux (1899-1984) — *Mes propriétés* (1930)

### EMPORTEZ-MOI

Emportez-moi dans une caravelle,  
Dans une vieille et douce caravelle,  
Dans l'étrave, ou si l'on veut, dans l'écume,  
Et perdez-moi, au loin, au loin.

Dans l'attelage d'un autre âge.  
Dans le velours trompeur de la neige.  
Dans l'haleine de quelques chiens réunis.  
Dans la troupe exténuée des feuilles mortes.

Emportez-moi sans me briser, dans les baisers,  
Dans les poitrines qui se soulèvent et respirent,  
Sur les tapis des paumes et leurs sourires,  
dans les corridors des os longs, et des articulations.

Emportez-moi, ou plutôt enfouissez-moi.



Henri Michaux, *La nuit remue*, Poésie/Gallimard, 1987.

## 17. Anise Koltz (1928 —) — *L'Autre Temps* (1991)

### VENISE

Je suis annoncée  
dans les palais déserts  
où le vent  
claque les portes  
entre hier et aujourd'hui  
où la mer sommeille  
parmi des chats crevés  
sur les marches

Mille ans ont passé  
les navires ont emporté  
l'espoir de délivrance  
l'ange de la ville  
s'immobilise et brûle le vent  
de ses lèvres

En songe j'épuise les fontaines  
mon cri d'alarme  
fait sauter la porte  
de Maria Della Salute

### VIENNE

Même le temps  
traverse la ville en fiacre

Son cocher en livrée  
roule de palais en palais  
pour ramasser les rêves

Massés dans les rues  
des milliers de morts  
le saluent  
avec des lumières scintillantes

### HAMPI (INDE)

Nulle part  
le silence des pierres  
n'est plus éloquent  
la désolation plus somptueuse

Sous un soleil pesant  
l'éternité rôde

le temps assis sur un roc  
se repose d'être le temps



Anise Koltz, *Somnambule du jour*, Poésie/Gallimard, 2016.

# COUSINS / FRANCOPHONES

## 18. Jean Sénac (1926-1973) — *Poèmes divers* (1972)

### CITOYENS DE LAIDEUR

Maudit trahi traqué  
Je suis l'ordure de ce peuple  
Le pédé l'étranger le pauvre le  
Ferment de discorde et de subversion  
chassé de tout lieu toute page  
Où se trouve votre belle nation  
Je suis sur vos langues l'écharde  
Et la tumeur à vos talons.

Je ne dors plus je traîne j'improvise de glanes  
Un soleil de patience Ici  
Fut un peuple là meurent  
Courage et conscience. Le dire  
Palais de stuc Jeunesse et Beauté à l'image  
Des complexes touristiques. L'écrire  
Dénoncer le bluff Pour que naisse  
De tant de rats fuyants un homme  
Risquer le poème et la mort.



Jean Sénac, *Pour une terre possible*, Points/Seuil, 2013.

## 19. Mohammed Dib (1920-2003) — *Formulaires* (1970)

### LES POUVOIRS 29

voyageuse avec les oiseaux  
porte mon corps dissous mon ombre  
dans une clairière diurne  
éclairée de mille délires

dans une clairière diurne  
un territoire de hasard  
un tremblement léger de feuilles  
ou un feu dispersé au vent

et l'autre flamme qui rassemble  
une architecture de brume  
loin sur les vagues de la mer  
m'accueillera peut-être un jour



Mohammed Dib, *Formulaires*, Points/Seuil, 2020.

## 20. Abdellatif Laâbi (Fès 1942 —) — *Poèmes périssables* (2000)

### FRAGMENTS D'UNE GENÈSE OUBLIÉE 26

[...]

L'apocalypse ne sera pas  
une resucée du déluge  
après la destruction des cités pécheresses

Pour ceux qui auront appris à lire  
elle se déroulera  
en un coin perdu  
dans la boue d'une tente de réfugiés  
là où un enfant décharné  
couvert de vermine  
exhale son dernier souffle

Dans ses yeux  
qui prennent la moitié du visage  
il n'y a ni question  
ni réponse

Il n'y a rien de ce que les humains partagent  
ou se disputent

Rien de ce qui les attache  
à ce que l'on appelle vie :  
la chamade de la pluie  
quand elle embaume la terre  
la fenêtre de l'aube  
ouverte sur le jasmin  
et le beignet ruisselant de miel  
la litanie pieuse d'une tourterelle  
semant le trouble  
dans le cœur fermé au mystère  
le pain chaud  
qu'on recouvre avec une serviette à carreaux  
les fruits qu'on dépose amoureusement sur la table

[...]

Dans les yeux de l'enfant  
il n'y a que l'absence

[...]



Abdellatif Laâbi, *L'Arbre à Poèmes*, Poésie/Gallimard, 2016.

## 21. Mohammed Khaïr-Eddine (Tafraout 1941-Rabat 1995) — *Soleil arachnide* (1969)

### SAGHO

Le matin du sang a saupoudré les sagas nées des scories d'étoiles déflorées à pleins tubes  
et soulève mon sang comme un mustang roué d'aigles

du haut plateau où tes doigts plient l'incendie des sumacs  
jusqu'à la steppe fracturée par le bec des pygargues  
mes poings d'interrogation frappent le ciel

matin de lait sel d'agrotides et de lis  
l'abîme nous gratifie d'un ventre d'antilope abattue dans le mil des tonnerres

mais nul mot  
nul mot sinon la farine des lycètes par ce temps mâle et par gerbes les pucerons du vent sous les cataires  
tant pis si seul tant pis je falsifie l'enseigne publique de l'aube je m'en frotte l'œil avant d'entrer dans la  
coutume inextricablement claire du temps



Mohammed Khaïr-Eddine, *Soleil arachnide*, Poésie/Gallimard, 2009.

## 22. Tahar Ben Jelloun (1947 —) — *Que la blessure se ferme* (2012)

### ÉLOGE DE L'AUTRE

Celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil  
C'est toi  
C'est moi  
Regarde le bien, ce n'est qu'un homme  
Qu'importe le temps,  
La ressemblance,  
Le sourire au bout des larmes  
L'étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux  
Aucun arbre arraché  
Ne donne l'ombre qu'il faut  
Ni le fruit qu'on attend  
La solitude n'est pas un métier  
Ni un déjeuner sur l'herbe  
Une coquetterie de bohémiens  
Demander l'asile est une offense  
Une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour  
On s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas.



Tahar Ben Jelloun, *Douleur et lumière du monde*, Poésie/Gallimard, 2022.

## 23. Hawad (1950 —) — *Le Coude grinçant de l'anarchie* (1998)

[...]

Ô toi, chicana,  
clou et ceinture de la banlieue de Los Angeles  
écrase un peu de hamburger et de ketchup  
sur la face de leur télévision,  
et s'éclipsera leur aurore,  
chicana Yasida,  
écoute et tu entendras encore  
une autre de nos vérités, notre arme,  
à l'est du froid européen, chicana,  
sur les montagnes de Caucasia,  
reconnais le cri solitaire des loups  
tchéthènes,  
écoute-les déplumer les poules du Kremlin,  
quel gâchis de plumes, duvets et fourrures,  
jupons et fesses de poules blondes  
envoyées dans les airs.  
Vive les loups  
de la Caucasia et de la Tartarie  
hérissant le poil,  
vive l'insurrection,  
cri des loups de Caucasia et de Tartarie !  
Chicana,  
tourne à présent ton regard  
vers les montagnes du Kurdistan,  
chicana, épouse le regard désespéré  
de cet enfant condamné  
par les Nations unies  
à être le fumier de la Mésopotamie,

du pays de Cham et de l'Anatolie orientale.  
Il est, parmi des milliers,  
l'une de nos vérités foudres,  
notre vérité.

Tout ce vent est la vérité, notre vérité.  
Mais l'évidente vérité de notre vérité,  
c'est de dire non,  
non au oui de la vérité de l'ennemi  
de notre vérité.

Chicana, embrasse le toucan d'Amazonie  
qui vient de traverser le canal de Panama  
pour introduire des champignons  
hallucinogènes  
dans le cœur des combattants navajos et apaches,  
embrasse-le,  
embrasse le toucan, chicana,  
c'est l'âme de l'oncle de notre vérité,  
l'apache Geronimo  
réincarné en esprit du Grand Canyon.

Chicana, tout mensonge brûlant  
des peuples piétinés  
est la vérité, notre vérité.  
Toutes les franges ensanglantées,  
toutes les impasses où s'épuisent  
les rêves déjà perdus d'autres pays  
tous les regards fléchis  
sont le nerf de l'arête de mon nez brisé.  
Tout est moi  
en dehors des pieds qui de leur plein gré  
chaussent les bottes de l'armée d'Alger,  
de Bamako, de Niamey  
qui brisent la vue des Touaregs,  
simplement parce qu'ils voient  
plus loin que leurs frontières.



Hawad, *Furigraphie*, Poésie/Gallimard, 2017.

## 24. Edmond Jabès (1912-1991) — *La Mémoire et la main* (1987)

### L'EAU

Avant, il y a l'eau.  
Après, il y a l'eau ;  
durant, toujours durant.

— L'eau du lac ?  
— L'eau de la rivière ?  
— L'eau de la mer ?

Jamais l'eau sur l'eau.  
Jamais l'eau pour l'eau  
mais l'eau où il n'y a plus d'eau ;  
mais l'eau dans la mémoire morte de l'eau.

Vivre dans la mort vive  
entre le souvenir et l'oubli de l'eau,  
entre la soif et la soif.

L'eau entre :  
Cérémonie.  
L'eau s'installe et coule :  
Fertilité.

Toujours l'eau pour l'eau.  
Toujours l'eau sur l'eau.  
Abondance.

— Le désert fut ma terre.  
Le désert est mon voyage,  
mon errance.

Toujours entre deux horizons ;  
entre horizon et  
appel d'horizons.  
Outre-frontière.

Le sable brille comme l'eau  
dans la soif inextinguible.

Tourment que la nuit endort.

Nos pas font gicler la soif.  
Absence.

— L'eau du lac ?  
— L'eau de la rivière ?  
— L'eau de la mer ?

Viendra, bientôt, la pluie  
pour laver l'âme des morts.

Laissez passer les ombres brûlées,  
les matins aux arbres sacrifiés.  
Fumée. Fumée.

*(Cris jadis en fruits,  
en fleurs,  
en feuilles  
et leurs longs bras tendus.)*  
À chaque bras, son horizon.  
À chaque fleur, à chaque fruit,  
leur saison.  
À la feuille, son inclinaison.

Le ciel regarde vers la terre.  
Écrire serait laisser les mots se déverser  
pour irriguer le sol.  
Toute phrase est de pluie  
et de lumière.

J'écris le désert.  
Si forte est la lumière  
que la pluie s'est volatilisée.

Il n'y a plus que le sable  
où je passe.



## 25. Joyce Mansour (1928-1986) — *Je chassais, j'avais faim* (1966)

### L'HORIZON DE L'AVEUGLE

[...]

J'aime l'été la poussière le blé hasardeux  
Du désert  
Que labourent le vent d'ouest et le Bédouin géométrique  
Sur son âne  
Au réveil  
L'horreur recule le souffle inquiet  
Le soleil à jamais se couchera  
Derrière les falaises à dentition sans pépites  
Sur le rond d'osier d'une cervelle d'ammonite  
Le jour où tu videras tes lombes  
Dans la gorge d'une autre fille  
Oui je suis jalouse  
La solitude aux mains râpeuses pue la charogne  
Le sable laissé à lui-même dérive dans le sens du soupir  
La nuit creuse un trou  
Au fond de l'impasse nommée douleur d'autrui  
Et l'os de mes os  
L'ombre gauchère de mon amour  
Désir sans tendresse ni verbe à l'appui  
Ma nuit ma vie même  
Coule entre mes doigts  
Entre mes cuisses  
Sous les draps  
Et le lit  
Il vaut mieux étaler son beurre sur les tristes pavés  
Du sommier  
Que de tourner autour de ton sexe éternelle toupie  
Aux orbes évasés en dentelles légères  
Et spirales vagabondes

[...]



Joyce Mansour, *Spirales vagabondes*, Nouvelles Éditions Place, 2018.

## 26. Vénus Khoury-Ghata (Bcharré 1937 —) — *Quelle est la nuit parmi les nuits* (2004)

### VARIATIONS AUTOUR D'UN CERISIER

Cerisier a fait fortune en Amérique  
sa lettre pèse son poids d'abondance et de prospérité  
il épousera une riche Cerisière dit le chat qui plume une caille sur le seuil  
  
Les hommes d'Amérique dorment debout comme les crayons  
comme les chevaux  
vus de nuit on les prendrait pour des étincelles  
des chats les attendent derrière les portes  
ils doivent les nourrir et arroser le basilic  
j'aurais dû emporter mon ombre avec moi  
  
Il pleut sur l'hiver d'Amérique  
les moineaux mangent mes noyaux

et jettent la chair par-dessus leurs épaules  
je suis seul à droite  
seul à gauche  
pourquoi n'ai-je pas emporté mon ombre

Dessine ta peur m'a demandé le vent  
j'ai dessiné une invasion d'herbes silencieuses  
que dessine-t-on dans les pays qui n'ont pas de minaret ?  
s'interroge un grenadier venu à pied d'Anatolie



Vénus Khoury-Ghata, *Les mots étaient des loups*, Poésie/Gallimard, 2016.

### 27. Georges Schéhadé (1905-1989) — *Les Poésies* (1952)

À ceux qui partent pour oublier leur maison  
Et le mur familial aux ombres  
J'annonce la plaine et les eaux rouillées  
Et la grande Bible des pierres

Ils ne connaîtront pas  
— À part le fer et le jasmin des formes  
La Nuit heureuse de transporter les mondes  
L'âge dans le repos comme une sève

Pour eux nul chant  
Mais la rosée brûlante de la mer  
Mais la tristesse éternelle des sources.



Georges Schéhadé, *Les Poésies*, Poésie/Gallimard, 2001.

### 28. Salah Stétié (1929-2020) — *Inversion de l'arbre et du silence* (1980)

Destruction de la poupée Destruction de l'ange Des-  
truction de leur maison de leur chambre  
Afin de sauver l'eau dans la maison

Pour le salut immatériel de l'âme  
Ajoutée à la nudité, pur dehors  
Enraciné dans la rupture et dans la feinte

Afin de sauver l'eau portée. Afin  
: Que la maison soit dure. Afin  
: Que l'arbre vert soit l'arbitre de la mort



Salah Stétié, *Inversion de l'arbre et du silence*, Gallimard, 2001.

### 29. Léon-Gontran Damas (1912-1978) — *Black-Label* (1956)

ET BLACK-LABEL  
pour ne pas changer  
Black-Label à boire  
à quoi bon changer

SUR LA TERRE DES PARIAS  
un premier homme vint  
sur la Terre des Parias  
un second homme vint  
sur la Terre des Parias  
un troisième homme vint

Depuis  
Trois Fleuves  
trois fleuves coulent  
trois fleuves coulent dans mes veines

BLACK-LABEL À BOIRE  
pour ne pas changer  
Black-Label à boire  
à quoi bon changer

À DES MILLES ET DES MILLES  
en Paris Paris Paris  
Paris — l'Exil  
mon cœur maintient en vie  
le regret double  
du tout premier éveil à la beauté du monde  
et du premier Nègre mort à la ligne  
mort sur la Ligne  
qui mène encore  
aux Isles de l'Aventure  
aux Isles à la Dérive  
aux Isles de la Flibuste  
aux Isles de la Boucane  
aux Isles de la Tortue  
aux Isles à Nègreries  
aux Isles à Sucrieries  
aux Isles de la Mort-Vive

BLACK-LABEL À BOIRE  
pour ne pas changer  
Black-Label à boire  
à quoi bon changer

[...]



Léon-Gontran Damas, *Black-Label*, Poésie/Gallimard, 2007.

### 30. Édouard Glissant (1928-2011) — *Le Sel noir* (1960)

#### CARTHAGE

1. Tout l'orbe les soldats ont bâti des cités, pourries de filles à merci, et qui couchaient, filles et villes, en ce fumier. Les éperons fouillent la mer, clamant sa peur aux proues : les chiens arrivent ! Et les hommes qui les suivent, les légions.

Lève-toi. Garde-toi. Ville, déjà tu flambes. Vois.  
Les chiens, les hommes, les beautés, ton cœur si tôt péri.

2. En ce cœur fut la gloire, les orées, le sable noir  
En ce cœur le silence : affres délires bêtes sourdes.  
Là le matin suinte dans la roche un sang d'hier.  
En ce cœur est le cœur des granits lourds, un mot. La femme  
Délaissant sur ses mains le voile de la robe  
Soudain quitte l'éclair de cette route, s'abandonne  
Pour n'entendre la ville, au bas des roches, qui supplie.

[...]



Édouard-Glissant, *Le Sel noir*, Poésie/Gallimard, 1983.

### 31. Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937) — *Traduit de la nuit* (1935)

#### LA DÉVOTE A FINI

La dévôte a fini ses versets quotidiens  
et viennent écouter ses enfants qui apprennent à haute voix  
leurs leçons bibliques  
sous la véranda.

On dirait une cascade lointaine  
sautant quelque rocher moussu,  
là-bas, derrière les collines,  
ou des chrétiens surpris par l'ombre  
récitant des sourates musulmanes  
sous le ciel pacifique.

Moi,  
par les interstices des feuilles qui en retombent  
comme des larmes noires qui ne cessent de couler,  
je ne puis rien discerner  
et n'entends que des bribes de paroles  
où reviennent souvent les mots : Égypte et Israël.

Je me hausse sur une motte de terre  
fleurant l'herbe foulée,  
et j'écarte la verdure qui me gêne les yeux ;  
Un petit oiseau migrateur sanglote près de la cime,  
et je lève la tête ;  
mais ce sont les étoiles que je vois :  
bulbeuses comme les aulx,  
mouchetées comme les cailles,  
elles me rappellent les prières que je viens de confondre,  
et, dans le désert de l'azur imérinien  
où il me semble que l'exode  
refuit les Pharaons,  
voilà que les religions se rencontrent —  
et toi aussi, ô mienne, ô POÉSIE !



Jean-Joseph Rabearivelo, *Traduit de la nuit*, Orphée/La Différence, 1994.

### 32. Nimrod (1959 —) — *Babel Babylone* (2010)

#### PEINE CAPITALE

[...]

... des bondieuseries occupent nos têtes  
Mais le paysage n'en a cure  
Il n'est même pas païen  
Il n'est même pas chrétien  
Et pas même musulman  
Il est infini à la mesure  
De l'amour qui nous consume

Vivre savamment  
Mourir avec le sourire  
Quelle rime triste  
J'éclaterai ma tête contre leurs bons mots

Eux qui m'ont dépouillé de tout espoir  
De toute quête  
De toute métaphore  
La poussière l'océan les étoiles  
Ulysse Aladin Nils  
Les rivages les côtes l'horizon me sont refusés à jamais  
On ne me dira même pas Juif errant  
Ni coolie indien ni sale Chinois  
Je suis la dernière figure de l'homme  
Je suis le trépassé de Lampedusa  
Je suis le fusillé de Ceuta et de Melilla  
Je suis le naufragé de Gibraltar de Malte de Sicile  
Je suis le vendeur à la sauvette de Rome de Venise  
De New York et du Trocadero  
Je suis la manière noire de Vienne

Je suis la dernière figure de l'homme

Où est mon pays ? Je n'ai plus de pays  
Nos diplomates m'ont vendu aux plus offrants  
Et mon malheur est sans bornes  
Me voilà condamné à l'exil, noyé dans l'océan des misères  
Tourné détourné tel un tournesol au début de l'été  
Mes yeux n'ont pas mûri, non plus ma peine  
Je suis l'enfant dont le regard a séché  
Au bord du chemin, comme les blés  
Dans la Beauce et la luzerne en Picardie  
Je me suis adossé à la paille ; j'y ai roulé :  
C'étaient des piqûres et du soleil jusqu'au fond de mon âme.  
Ah, ces chagrins d'amour dont on ne guérit jamais  
Fallait-il que des négriers s'en mêlent  
Issus de mon sang de ma peau de mon âme  
Le ciel est fêlé, qui fait écho à mes remords.



Nimrod, *J'aurais un royaume en bois flottés*, Poésie/Gallimard, 2017.

### **33. Gaston Miron (1928-1996) — *L'Homme rapaillé* (1970)**

#### **EN UNE SEULE PHRASE NOMBREUSE**

Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés  
poètes de tous pays, de toutes époques,  
je n'avais pas d'autres mots, d'autres écritures  
que les vôtres, mais d'une façon, frères,  
c'est un bien grand hommage à vous  
car aujourd'hui, ici, entre nous, il y a  
d'un homme à l'autre des mots qui sont  
le propre fil conducteur de l'homme,  
merci.



Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Poésie/Gallimard, 1999.

### 34. Paul-Marie Lapointe (1929-2011) — *Pour les âmes* (1965)

#### LE TEMPS TOMBE

*(la terre nous menace  
au coin de la rue, chaque midi, le même visage repu  
l'assurance des défilés  
les fanfares  
et le trou au cœur de tous les morts...)*

le temps tombe

familles giboulées passereaux

le temps tombe

une tribu perdue remonte à la surface  
enfants des pyramides du soleil  
amphores de poussière maïs et fourrures  
falaise des morts  
(falaise comme ruche d'où s'envolent les âmes gorgées des nécrophages les blancs  
famille stupéfaite

le temps tombe

abénaki maya nègre de birmingham  
âmes civiles de mes morts sauvages

colère inhumée dans le fumier des oiseaux de proie  
dans la connaissance des soldats et des saints  
dans les frégates armées  
pour la pâmoison d'une infante et le pathos d'un hommage au soldat inconnu

le temps tombe

dans le mois du saumon s'installent les villages les mairies  
les pêcheurs à la ligne  
les capitales polies de main de mort

le temps tombe

galères négriers  
atahuallpa  
sauvages présents  
anéantis

(cendrillon palpite dans la soie ses trois repas son prince  
ô sommeil tranquille  
planète ronde où s'étreignent les maisons conformes  
au jour le jour vienne le repos définitif)

le temps tombe

les petits hommes de préhistoire circulent  
entre les buildings  
dans la pluie chargée de missiles

le temps tombe

espèce satisfaite



Robert Melançon, *Paul-Marie Lapointe*, Seghers, 1987.

## 35. Denise Desautels (Montréal 1945 —) — *L'Angle noir de la joie* (2011)

### RÊVER QUÉBEC DITES-VOUS

ailleurs ici  
en marge du monde  
on se demande où on est, où on va, où on rêve  
dans quelle langue, de quelle main  
gauche, gauche

parfois démesuré le geste  
on dirait un cœur  
le continent partout alentour  
et l'étrangeté la plus intime

traduire ici la gravité du désir  
l'archéologie, l'histoire  
le fleuve long et la mémoire vive  
d'un mot, puis d'un autre  
appris : *avril, mai*  
*fantôme, forêt, moineau ou linceul*  
— quand il neige encore  
au féminin peut-être  
sur un autre ton  
toujours

heureusement obscur, le glossaire  
comme les faits : Québec  
les Ursulines, le crâne de Montcalm  
sous une cloche de verre  
les Champs-de-Bataille  
noirceur, froidure et abandon

on pleure naissance et mort  
quelques siècles plus tard  
abruptement

urbaine résistante  
écartelée entre deux terres  
je cherche, scrute, soupèse  
le proche et le lointain  
visages semblables  
et unanime lucidité

*Rêver Québec* dites-vous

or c'est confusion tout à coup  
mon texte s'emmêle  
aux événements des villes et des peuples  
devant remparts, meurtrières, lacs, déserts ou gratte-ciel

je me fais du cinéma, et maintes autoroutes  
me reviennent chargées de cendres

*There Will Be Blood*  
*There Will Be Blood*

plus haut  
beaucoup plus haut  
avenue Christophe-Colomb ou ailleurs  
— entre deux vies, deux bouts du monde  
sur un coin de pays récent

j'erre, je respire  
extravagante et rêveuse  
à chaque pas, étonnée  
d'être revenue  
d'être ici

*Rêver Québec* dites-vous

à chaque pas  
*l'énigme*

ce qu'on laisse de soi à la frontière  
ce que l'aurore, sans rien trahir, recueille



Denise Desautels, *L'Angle noir de la joie*, Poésie/Gallimard, 2022.

## ORPHELINS / PÉRÉGRINS

### 36. Lorand Gaspar (1925-2019) — *Patmos* (2001)

#### ÉTRANGER

[...]

étranger.

Sauf en ce silence oublié  
où se meut l'ardeur d'être ici  
clarté confiante en sa source.  
Étranger, sauf en cette roche  
où affleure une eau impensée,  
le cri nocturne de l'effraie.

À jamais bégayant, boiteux  
à jamais sans racines au-dehors  
autres que l'eau, autre qu'aller  
dans le cœur ouvert du désir  
au battement propre des choses  
la part insondable en chacun

visages de mots à jamais  
dissonants, mités, maladroits  
toujours éperdus de clarté  
en quête d'étendue, la même  
sans bornes dehors ni dedans  
chez soi dans la nuit que déchire  
un feu au fond de son désert  
dans le poumon que fore un cri  
d'oiseau dans la grisaille d'aube  
dans le visage rouillé d'ors  
des ciels d'icônes du couchant —



Lorand Gaspar, *Patmos*, Poésie/Gallimard, 2004.

### 37. Armen Lubin (1903-1974) — *Sainte Patience* (1951)

#### LES SABLES COMME FRONTIÈRE

Ce monde est imaginaire  
Plus qu'il n'est nécessaire  
À cause des dunes grises

Qui portent toutes la trace  
D'une démarche indécise  
D'un homme ivre d'espace.  
Qu'il marche ou qu'il s'arrête  
Les vagues montent, épanouies,  
L'éventail ouvert sur la crête  
Puis fermé dans le refus.  
Ne reste que la larme amère  
Dont les seules frontières  
Ne peuvent être que les sables gris  
Tout autour de sa présence.  
Alors que tout reste imaginaire  
Sa brûlure forme la plaie ouverte  
Ouverte comme l'espérance  
Plus qu'il n'est nécessaire.



Armen Lubin, *Le Passager clandestin*, Poésie/Gallimard, 2005.

### 38. Ghérasim Luca (1913-1994) — *Le Chant de la carpe* (1986)

#### LA PAUPIÈRE PHILOSOPHALE

Bien au-delà du peu  
la peau et l'épée  
lapent  
l'eau ailée  
du petit pire

Toupie d'une peur idéale  
épi à pas de pou  
appât  
ou pâle pet de pétale

La vie dupe le fille du vite

Tapis doux  
où les fées filent  
les feux muets  
d'un rien de doute

L'effet est fête  
faute hâte  
écho et cause

Muer le vil métal  
en pot-au-feu d'art mental  
étaie  
un métapeu de métatout :  
œufs de tatou...  
mythes dormants  
haute île en air  
mi-métamoi mi-métatoi  
le métanous nous étoile

le mot « pied » ose  
le mot « pierre » s'use  
tout colle

Tout est foutu  
touffu  
fétu  
  
faux  
défi  
défaut  
fou

Peau fine  
paupière finale  
fœtale  
philosophale



Ghérasim Luca, *Héros-Limite*, Poésie/Gallimard, 2001.

### **39. Paul Valet (1905-1987) *Paroles d'assaut* (2020)**

#### **RAISON VACANTE**

Où sont les chemins qui ne mènent qu'au soleil  
Quand le noir m'envahit ?

Où sont les ailes de mes yeux migrants  
Quand l'horizon me trahit ?

Ma raison est vacante  
Ma parole est partie

Essayez de me vaincre !



Paul Valet, *La parole qui me porte*, Poésie/Gallimard, 2020.

### **40. Michel Houellebecq (1956) — *Le Sens du combat* (1996)**

Il existe un pays, plutôt une frontière,  
Où la lumière est douce et pratiquement solide  
Les êtres humains échangent des fragments de lumière,  
Mais ils n'ont pas la moindre appréhension du vide.

La parabole du désir  
Remplissait nos mains de silence  
Et chacun se sentait mourir,  
Nos corps vibraient de ton absence.

Nous avons traversé des frontières de craie  
Et le second matin le soleil devint proche  
Il y avait dans le ciel quelque chose qui bougeait,  
Un battement très doux faisait vibrer les roches.

Les gouttelettes de lumière  
Se posaient sur nos corps meurtris  
Comme la caresse infinie  
D'une divinité — matière.



Michel Houellebecq, *Poésie, J'ai Lu*, 2015.